L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 10 AVRIL 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 10 AVRIL 1893.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les pos.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FAUCONS ET PIGEONS.

Un lecteur de Périgueux (France) M. Thauziès, fondateur et vice-président de la Société colombophile "l'Hirondelle", envoie, à l'un de nos confrères de Paris, pour faire suite à l'article de M. Jean Frollo sur les pigeons-voyageurs, une série d'observations et de remarques d'autant plus intéressantes, qu'elles ont été prises sur le vif.

Nous sommes donc heureux d'en faire profiter tous ceux—et ils sont nombreux—qui s'occupent de l'élevage de ces gracieux messagers de l'air qui, dans quelques semaines, vont prendre leur essor, grâce aux beaux jours revenus, et faire l'objet de ces concours palpitants qui mettent en révolution tous les amateurs de ce sport toujours en progrès: la colombophilie.

Les faucons proprement dits—écrit le correspondant—sont extrêmement rares en France et c'est heureux, car ce sont de redoutables oiseaux de proie. Par contre, les éperviers, émouchets, hobereaux, crécerelles, autours et émérillons, qui rentrent dans le genre faucon et qu'on appelle, communément, du nom générique de faucon, sont très communs et pullulent dans certaines régions de la France.

Nous allons voir qu'ils sont loin d'être, pour les pigeons-voyageurs, les terribles ennemis qu'on suppose, et qu'ils ont, souvent, le dessous dans leurs luttes avec eux.

—

"Depuis de longues années que je me livre à l'élevage des pigeons voyageurs—dit M. Thauziès, je n'ai, pour ainsi dire, pas subi de pertes par le fait des oiseaux de proie. Je n'ai vu disparaître, de cette manière, qu'une jeune femelle un peu frêle, très fatiguée depuis quelques jours par une maladie de l'oviducte, et qui volait assez péniblement. Notez que, cependant, j'habite la banlieue de Périgueux, presque en rase campagne, au milieu d'une large plaine, et que, à peu près journellement, les "faucons" qui fréquentent les collines et rochers voisins évoluent au-dessus de mon colombier. Notez encore que le colombier en question contient, en moyenne, quatre-vingt têtes, qu'il est au troisième étage, et que, presque toujours, une bande de ces braves oiseaux fait l'exercice à une certaine hauteur, c'est-à-dire bien à portée et bien en vue.

Plus de vingt fois par hiver, il nous est donné, à mes voisins et à moi, d'assister à une lutte en règle entre l'oiseau de proie et les pigeons-voyageurs.

"Qu'on ne s'imagine pas que l'apparition du faucon les terrorise, les fascine et leur ôte tous leurs moyens; loin de là, dès qu'il apparaît, même au loin, les pigeons ne se hâtent pas, comme on pourrait le croire, de regagner leur colombier.

"Ils ne fuient pas, mais acceptent la lutte crânement et de gaieté de cœur.

"Leur tactique consiste à s'envoler en peloton serré, fendant l'espace et s'élevant, avec une vitesse vertigineuse, par de grandes randonnées circulaires, au-dessus du faucon: celui ci plane et cherche à les rejoindre, mais, à mesure, les pigeons agrandissent le cercle de leurs évolutions et montent, montent toujours.

"Le match prend fin par suite du départ résigné du faucon bredouille, c'est-à-dire vaincu.

—

"Il arrive, aussi, quoique beaucoup plus rarement, que l'oiseau de proie se met brutalement à la poursuite des pigeons et cherche à les battre à force d'ailes.

"C'est dans ce cas là que le spectacle est vraiment curieux: La bande des pigeons file à toute vitesse, serrée de près par l'ennemi, qui, lui non plus, ne perd pas son temps; mais, par une faculté de vol qui parait manquer aux rapaces et que nos voyageurs possèdent à un haut degré, les pigeons, brusquement et presque à angle droit, brisent leur élan, et prennent une autre direction. Ils sont déjà très loin, que le faucon, ne pouvant retenir l'impétuosité de son allure, emballé, continue droit devant lui. Quand cette manœuvre, toujours accompagnée du même insuccès, s'est reproduite cinq ou six fois, le rapace, fatigué ou dégoûté, disparait. Deux minutes après, les pigeons reviennent au toit, et n'ont pas l'air autrement émus par les péripéties de la lutte.

"Mais il y a plus fort. Nous avons vu, plus d'une fois, mais notamment au printemps de 1891, un faucon *poursuivi* par un peloton d'une quinzaine de jeunes pigeons—des étourdis, bien imprudents quand même—et reconduit aux limites extrêmes de l'horizon, avec toutes sortes de circonvolutions narquoises dans son sillage aérien. C'était d'un effet comique qui nous amusa beaucoup."

—

Notre colombophile périgourdin signale, en terminant, un ennemi bien plus terrible pour le pigeon-voyageur que le faucon: c'est le braconnier ou le chasseur imbécile et malhonnête, qui n'hésite pas à tirer sur un vol de pigeons pour remplir sa gibecière vide.

Trop souvent le colombophile perd ainsi ses meilleurs sujets ou les voit rentrer au pigeonnier l'aile pendante, blessés par le plomb meurtrier.

Les chasseurs indélicats ignorent, sans doute, ce que coûtent de soins persévérants, de soucis et de dépenses ces précieux oiseaux, qui sont appelés à rendre tant de services en temps de guerre!

En se plaçant au double point de vue de la protection des animaux et du patriotisme, pourquoi—demande justement M. Thauziès—le Parlement ne votera-t-il pas une loi spéciale punissant sévèrement la destruction des pigeons-voyageurs?

Dans la législation actuelle, les pigeons-voyageurs ne sont protégés que par les dispositions de codes ruraux concernant les volailles, et, pour réprimer les délits constatés, les tribunaux sont obligés de torturer de vieux textes.

Il y a là une lacune à combler; puisque le sage législateur n'avait pas prévu la création de cette légion d'élite des pigeons-voyageurs, qui mérite bien, en raison des services qu'elle peut rendre, d'être traitée avec égards et protégée par les lois.

———

Le chanteur Gibert, qui s'est tué si malheureusement, le jour de la mi-carême, à Paris, excellait dans les imitations; mais, de plus, il y mettait un tact vraiment exquis, de telle sorte que le parodié lui-même ne pouvait se froisser de la parodie.

Il se trouvait dans une soirée à laquelle assistait Sarah Bernhardt. Celle-ci, soudain, s'adressant à Gibert, l'interpelle en ces termes:

—On m'a dit que vous m'imitiez avec une irrésistible drôlerie. Je voudrais bien voir.

La question était embarrassante, surtout formulée ainsi.

Gibert essaya de se récuser d'abord, mais Sarah Bernhardt insistait d'autant plus.

—Puisque vous le voulez, dit-il.

Tout le monde était en proie à une curiosité un peu inquiète, ne sachant trop comment un homme pourrait s'en tirer pour rendre comique une femme, et quelle femme! sans que celle-ci se pût offenser.

Eh bien, ce fut un jeu pour lui. Merveilleux d'adresse, il réussit à charmer tout le monde et son modèle, qui battait des mains, qui éclatait de rire.

Pas une touche excessive dans cette caricature, pas une fausse note. Il fallait être un vrai artiste pour se tirer avec cette habileté suprême d'une épreuve aussi épineuse.

———

En cour d'assises.

—Accusé, votre profession?

—Voleur! Mon président, il y a des gens qui vous font poser pendant cinq à six audiences pour vous cacher la vérité. J'aime mieux vous la dire tout de suite.

FEUILLETON.

TUE-LES!

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

—Mon Eve, ma pauvre chérie! L'avoir eue à moi pendant huit ans, le jour, la nuit, à toute heure où je la voulais, et maintenant la sentir à d'autres...... Ne plus pouvoir l'embrasser, ne plus pouvoir glisser mes doigts dans ses beaux cheveux, ni la prendre sur mes genoux, la bercer comme lorsqu'elle était petit enfant.... Oh! quel supplice que celui-là! quel supplice!

—Courage! courage! répéta Mlle de Brancourt, espérez en l'avenir.

—J'espère.... Je crois même que le terme de mes douleurs est proche...... Dans quinze jours la preuve sera faite de mon innocence.

—Dans quinze jours! exclama Fabienne.

—Oui.... la coupable se sera révélée.... J'aurai reconquis mes droits à mon foyer.

Ell parlait avec une assurance capable de convaincre les plus incrédules.

Mlle de Brancourt sentit ses jambes se dérober sous elle.

Mais son visage ne changea point.

—Je serai la première à applaudir à votre triomphe, dit-elle.... Au revoir, madame, d'ici là, j'espère revenir plusieurs fois.

—Au revoir, dit Aimée, lui donnant une poignée de main; sans qu'elle le sache, puisqu'il ne faut pas lui dire que vous êtes venue, embrassez ma fille pour moi,.... bien fort.... bien fort!....

Les derniers mots furent couverts par un sanglot rauque.

Elle cacha encore sa figure dans son mouchoir.

Fabienne sortit, aussi émue qu'elle, mais d'une émotion toute différente.

En descendant la rue, elle prononçait d'une voix sifflante:

—Dans quinze jours!.... J'ai bien entendu.... elle a dit dans quinze jours!

A mesure qu'elle répétait cette phrase, son front se creusait, ses yeux reprenaient leur éclat bizarre, sa bouche se serrait au point que les lèvres disparaissaient, ne laissant plus qu'une coupure droite, ajoutant à l'expression cruelle du regard une expression plus cruelle encore.

Elle avait à ce moment la tragique figure d'une criminelle.

Et Fabienne de Brancourt ne pensait rien moins qu'à un crime alors qu'elle répétait la phrase obsédante:

—Dans quinze jours!.... elle m'a dit dans quinze jours!

Il fallait qu'Aimée du Jarrier disparût.

Tant qu'elle vivrait, son bonheur à elle serait menacé.

Tout le long du trajet, dans la voiture qui la ramena, elle roula dans sa tête mille projets plus noirs et plus impraticables les uns que les autres.

Elle pensa à toutes les catastrophes, à tous les accidents pouvant se produire où une vie humaine sombre sans laisser de trace.

Mais comment une de ces catastrophes, un de ces accidents, atteindraient-ils la jeune femme enfermée dans la tranquille maison de Passy?

C'était folie que de l'espérer.

Pourtant il fallait en finir, en finir au plus vite.

Le lendemain elle aurait arrêté un plan.

XI

L'ouverture du salon annuel de peinture et de sculpture ayant lieu, comme d'habitude, le premier mai, le vernissage était naturellement le trente avril.

Ce jour mémorable dans les fastes artistiques devait réunir cette année là, au Palais de l'Industrie, une foule particulièrement brillante.

Dès deux heures de l'après-midi, les équipages, les voitures de place, s'arrêtaient devant le grand portail des Champs-Elysées.

De chaque côté, des curieux se massaient, se montrant les "têtes d'artistes", regardant les jolie femmes qui inauguraient les toilettes de la saison.

A l'intérieur, dans le hall où l'on expose la sculpture, et du haut en bas de l'escalier conduisant aux salles de peinture, le va-et-vient augmentait pour ainsi dire de minute en minute.

On commençait à se reconnaitre, à former des groupes où l'on discutait et gesticulait devant tel ou tel groupe, tel ou tel tableau, quelquefois sur toute autre chose que le groupe ou le tableau auquel on n'accordait que par raccroc un mot de critique ou d'admiration.

Ce n'est point le jour du vernissage qu'il faut aller au Salon pour y contempler les rares chefs d'œuvre qu'on y envoie, ou même jeter un coup d'œil sur les nombreuses croûtes qui se mêlent aux médiocrités.

Ce qu'on y voit, ce sont des gens connus et inconnus qui circulent dans l'enceinte du palais, se dévisageant, s'examinant, les hommes lorgnant les femmes, les femmes paradant comme elles parades à toutes les premières, les uns s'étant donné là rendez-vous, les autres s'y rencontrant par hasard, beaucoup errant isolément dans la cohue, distraits, empêchés de regarder ce qu'ils voudraient voir.

Pourtant il était des exceptions à cette règle générale.

Les artistes avaient leur clan d'amis et de connaissances, bien décidés avant tout à admirer leurs œuvres,—admirer devant, et dénigrer par derrière.

Cette année-là, le bas-relief de Richard Brottel se trouvait comme chacun de ses envois, depuis plusieurs années du reste, très en évidence.

On le voyait dès l'entrée, presque en face de soi.

Le hasard avait voulu, et celle-ci s'en était aperçue trop tard pour demander une autre place qui eût probablement été moins bonne, que les deux bustes de Léone de Livy se trouvassent tout près de la Marie-Madeleine de Richard Brottel.

Mais, les eût-on placés plus loin que la jeune fille eût été appelée quand même à rencontrer souvent le sculpteur.

Les artistes ont toujours affaire au Salon pendant leur exposition, et quand ils n'y ont point affaire ils viennent y flâner volontiers.

Elle-même y serait quelquefois appelée, ayant des rendez-vous avec les uns ou avec les autres, des gens qui pourraient lui faire avoir des commandes, ou lui être utiles d'une autre façon.

Elle n'était donc habituée à cette idée de se trouver vis-à-vis de l'homme qui avait assassiné son fiancé.

Car, à ses yeux, M. Brottel ne serait jamais qu'un assassin.

Elle ne l'avait vu ni la veille, ni l'avant-veille, en venant au Palais-de-l'Industrie.

Mais cette après-midi elle savait à l'avance qu'elle l'y rencontrerait.

Léone déjeunait chez Mme Staranval; puis elles partaient ensemble pour le vernissage.

Celle-ci savait aussi y rencontrer Richard Brottel.

Peu lui importait.

Elle n'appréhendait pas l'émotion que lui causerait la présence de cet homme, après leur conversation de la semaine précédente.

Elle en avait déjà tant subi, d'émotions, qu'elle commençait à se cuirasser contre elles.

La vraie, la seule qu'elle eût à redouter à présent, c'était celle de leur seconde entrevue, de l'entrevue décisive qui aurait lieu dans dix jours.

Mme Staranval avait amené ses deux fillettes, qu'accompagnait leur institutrice.

Le député ne devait venir qu'assez tard, à la sortie de la Chambre.

Un quart d'heure à peine après leur arrivée, les deux dames furent rejointes par le comte de Morellas.

Presque aussitôt, Octave Leferrier paraissait et commençait ses salutations.

Deux ou trois artistes qui connaissaient Mlle de Livy vinrent se joindre au groupe qui devait discourir et se reformer toute l'après-dinée, les uns s'en allant, d'autres revenant, sans que le jeune Leferrier ni le comte abandonnassent pourtant leur place.

Les deux femmes restèrent à peine une demi heure à la peinture, rappelées en bas, par l'intérêt qu'avait Léone à montrer son œuvre aux personnes de connaissance venant pour la voir.

Puis, Octave Leferrier voulait lui présenter des journalistes.

Elle ne pouvait guère quitter son poste, à quelque distance de la place assignée à ses bustes.

A plusieurs reprises, Mlle de Livy voyait passer et repasser M. Brottel.

Les yeux de celui-ci rencontrèrent une fois les siens.

Ce fut la seule; leurs regards ne devaient plus se croiser.

Richard avait également aperçu Mme Staranval.

Il était à vingt pas du groupe lorsque Mlle de Brancourt, qui amenait Eve pour la première fois au vernissage, vit celle-ci s'élancer vers les deux petites Staranval, alors près de leur mère.

Les fillettes faisaient autrefois de bonnes amies.

Pourquoi donc maintenant ne les amenait-on plus l'une chez l'autre?

Voilà ce que les deux sœurs demandèrent de suite à Eve.

Celle-ci n'osa pas dire que sa maman n'était plus avec son papa, et leurs deux mamans surtout se fréquentant, cette circonstance expliquait pourquoi elles ne jouaient plus ensemble.

Elle détourna la conversation avec son habileté de petite fille qui fait pressentir la femme.

Mme Staranval se montra aimable vis-à-vis de Mlle de Brancourt; Fabienne emmena bientôt son élève.

Léone qui ne connaissait l'institutrice que pour l'avoir aperçue au jardin du Luxembourg, au moment où elle essayait d'entraîner Eve qui s'accrochait à sa mère, l'avait regardée tout le temps qu'elle parlait à la femme du député.

Son visage la frappait.

Ses traits avaient, avec d'autres traits déjà vus, une similitude frappante.

Elle se demandait:

—Où donc ai-je rencontré cette autre figure?

Comme elle suivait des yeux Fabienne, se perdant dans la foule en entraînant la petite fille, elle faillit pousser une exclamation de surprise.

L'institutrice s'arrêtait avec un jeune homme qui n'était autre que Simon de Brancourt.

—J'y suis! pensa Léone, il m'a dit qu'il avait une sœur, est-ce que ce serait cette jeune fille?

Elle demanda à Mme Staranval:

—Comment appelle-t-on cette jolie personne chargée de l'éducation de la petite Brottel?

—Vous ne la connaissez pas?

—Non; je n'avais même jamais eu l'occasion de la rencontrer.

—Elle se nomme Mlle de Brancourt. C'est une personne fort distinguée, très bien sous tous les rapports.

—Elle en a l'air.... Si je ne la connais pas, elle, je connais son frère, un garçon très distingué aussi, interne à l'Hôpital Saint-Louis.... le voilà.

Le jeune homme arrivait vers elle, et Mlle de Livy fit les présentations.

Elle s'abstint vis-à-vis de M. de Morellas; les deux hommes se connaissaient déjà.

Ils échangèrent le même salut correct, très froid, semblant encore se mesurer du regard.

On causa quelques secondes.

Simon accourait comme toujours de son hôpital.

Il n'avait guère qu'une heure à dépenser, cela lui suffirait, il n'était venu que pour voir l'œuvre de la jeune fille.

Celle-ci laissa Mme Staranval avec une amie qui s'arrêtait près d'elle et s'approcha de la colonne où, l'un près de l'autre et se souriant, se trouvaient posés les deux bustes des fillettes.

Simon examina; on causa, on discuta sur l'emplacement.

M. de Morellas et le jeune Leferrier répétèrent ce qu'ils avaient dit dix fois.

Léone, entourée de ces trois hommes empressés autour d'elle, était fort regardée.

C'est qu'elle était plus que séduisante, dans sa longue robe de faille d'un noir mat, collant comme un fourreau, coiffée d'un large chapeau de paille de riz garni de plumes, tout noir aussi.

Sa beauté de blonde, sa carnation à la fois délicate et superbe, sa chevelure d'or fauve, frappaient plus que d'habitude.

Elle avait dans l'œil, dans son grand œil brillant et doux, une animation qui semblait ne plus devoir y paraître, l'animation d'autrefois.

On se la montrait; on posait pour la regarder à l'aise.

Elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle.

Elle ne se doutait point non plus, que ces trois hommes la couvaient également des yeux, qu'ils buvaient ses moindres paroles.

Si elle connaissait l'amour de Guy de Morellas, elle ignorait celui de Simon de Brancourt.

Léone était encore à l'âge où l'on se figure, quoi qu'on ait entendu dire à ce sujet, qu'il peut exister entre un homme et une femme jeunes, une amitié sincère, exempte d'arrière-pensées ou de désirs.

Simon était son ami.

Elle se fiait à son affection, comme elle se fût fiée à celle d'un frère.

Quant à Octave Leferrier, elle se souciait trop peu de sa personne pour se demander quels étaient les sentiments du jeune homme à son égard.

Oui, chacun de ces trois hommes l'aimait, d'une façon différente. Guy de Morellas, avec rage, Octave Leferrier, avec l'impatience, l'énervement d'un jeune homme blasé, habitué aux faciles conquêtes, et qui devine que ses efforts n'auront pas raison de la résistance.

L'amour de Simon de Brancourt était fait d'abnégation, de dévouement.

C'était le vrai, celui qui consiste à aimer non pour soi, mais pour l'être vers qui nous portent nos aspirations, sentiment bien rare, si rare que les plus privilégiés ne le rencontrent souvent pas une fois en leur vie, la passion étant faite d'égoïsme et recherchant, avant celle des autres, sa propre satisfaction.

Le comte de Morellas avait eu raison de dire à Léone de Livy, autrefois, qu'elle était trop belle pour passer seule dans le monde.

Les admirateurs allaient commencer à tourner autour d'elle.

Lancée dans une vie tout en dehors, ses succès de femme seraient plus nombreux, quels que dussent être ceux-ci, que ses succès d'artistes.

Certes, il lui faudrait de l'énergie, il faudrait que le souvenir de son premier amour restât bien vivace dans son cœur, pour qu'elle résistât à l'entraînement des désirs soulevés autour d'elle.

Car un jour viendrait, où chez elle comme chez toute femme, s'éveillerait le besoin d'aimer et de se sentir aimée.

La nature pousserait son cri d'alarme, et elle serait vaincue peut-être.

La créature bien organisée peut-elle vivre dans une perpétuelle solitude?

Pour le quart d'heure, rien n'existait, hors de son art.

La jeune fille revenait, toujours suivie de son trio d'adorateurs, vers Mme Staranval, lorsque, comme tout à l'heure en apercevant Simon de Brancourt avec sa sœur, elle faillit pousser une exclamation.

Mais, cette fois, son visage n'exprimait plus seulement la surprise.

Elle avait pâli; une crispation douloureuse passait sur ses traits.

Personne, excepté Simon de Brancourt, ne s'en aperçut.

Il tourna les yeux du côté où Mlle de Livy tournait les siens.

Et lui aussi changea de couleur.

Devant le bas-relief, signé Richard Brottel, Mme Aimée du Jarrier, accompagnée de sa fidèle Martine, venait de s'arrêter.

Elle regardait, avec de grands yeux tristes et admiratifs, cette œuvre très belle, sur laquelle le sculpteur avait passé tant d'heures.

On se rendait compte qu'elle était sous le charme, entièrement.

On l'eût isolée du monde.

Elle ne voyait rien autre chose, elle n'entendait rien autour d'elle.

Léone et Simon eurent tout à coup et simultanément un mouvement en arrière.

M. Brottel, qui s'était éloigné, revenait avec deux amis.

Il ne reconnut sa femme que lorsqu'il se trouva en face d'elle.

Il recula, blanc comme un mort.

Aimée, elle, s'appuya aussitôt sur le bras de Martine.

Et les deux femmes firent volte face, s'en allant lentement.

Richard Brottel les suivit d'un regard où passait un éclair de fièvre.

Il les vit s'approcher d'un banc, où une place se trouvait libre.

Martine y fit asseoir sa maîtresse, restant debout près d'elle.

Elles demeurèrent là plus d'un quart d'heure.

Quand elles se levèrent, se frayant un passage vers la sortie, le sculpteur les suivit de loin, sans en avoir l'air, feignant de regarder du côté opposé à celui par lequel elles partaient.

Elles étaient sous le grand vestibule au bout duquel les portes restent ouvertes pour la sortie.

Une vingtaine de personnes s'en allaient les unes derrière les autres.

Parmi elles, les deux femmes, puis Mlle de Brancourt et Eve.

Richard allait se précipiter vers sa fille, pour l'entraîner dans une autre direction.

Il était trop tard; l'enfant avait aperçu sa mère.

La scène se renouvela sinon aussi violente qu'au Luxembourg, du moins assez attendrissante pour arrêter les passants.

La mère et l'enfant ne voulaient plus se quitter.

Les représentations de Mlle de Brancourt, qui cette fois s'y prit en douceur, celles de Martine qui parla raison, les décidèrent l'une et l'autre.

Ne se reverraient-elles pas dans quelques jours?

On conduirait Eve à Passy; on le lui avait promis.

Richard, immobile à trente pas, caché derrière une colonne, assista jusqu'au bout à cette scène.

Il vit Aimée embrasser une dernière fois sa fille, la serrer dans ses bras avec passion, puis, entraînée par Martine, monter en voiture.

Il vit la petite Eve se retourner, s'arrêter, rester plantée sur le trottoir et envoyer des baisers du côté de la voiture qui partait.

L'artiste se rapprocha rapidement de la porte de sortie.

Et il suivit des yeux l'enfant, jusqu'à ce qu'elle se perdit dans les Champs-Elysées avec son institutrice.

Il s'apercevait bien qu'elle pleurait en s'en allant.

A chaque instant encore, elle se retournait, cherchant la voiture, loin déjà.

Cette nuit là, Eve dormirait mal, aurait des cauchemars, reverrait la sanglante tragédie.

Et lui restait là, au milieu du va et vient régnant aux abords du Palais, les yeux fixes, la lèvre tremblante, le front pâle.

Que la vie est lourde, que la vie est navrante par moment!

Plus que jamais, Richard sentait qu'il n'aurait plus de bonheur.

Fabienne ne remplacerait pas Aimée.

Puis, cette mère et cette enfant séparées, qu'elle cruelle extrémité.

Qui sait si plus tard Eve ne se tournerait pas vers celle à qui on l'enlevait?

Qui sait si elle ne la quitterait pas, la préférant à lui?

En ce moment encore, il consulta son cœur.

Il n'y avait, pour la femme qui avait porté son nom, que haine et mépris.

Il la haïssait d'autant plus qu'il souffrait plus de la vie qui lui était faite.

Le sculpteur fut tiré de sa rêverie par une voix connue.

—Eh bien, Brottel, que faites-vous là?

C'était encore un ami, qui le prit par le bras, et avec lequel il rentra à la sculpture.

En revenant à son bas relief, il rencontra pour la seconde fois le regard de Mlle de Livy.

Simultanément ils détournèrent les yeux.

Mais ce choc involontaire était aussi pénible pour l'un que pour l'autre.

En revoyant cette belle jeune fille en noir, il pensait à celui qu'il avait tué, son fiancé, au bras de qui aujourd'hui elle eût marché, mariée, heureuse.

Oui, c'est quelque chose que d'avoir derrière soi, le cadavre d'un homme.

Mlle de Livy et Mme Staranval, ne devaient quitter le salon qu'au signal annonçant la fermeture des portes.

Toutes deux voulurent voir ce qu'on appelle le défilé.

Puis, M. Staranval arrivé tard, tenait à regarder les œuvres principales.

C'est le moment le plus intéressant pour ceux qui cherchent les "têtes" connues, que le moment du départ.

On se montre tels ou tels, journalistes artistes et même comédiens, gens du monde en vedette, enfin tout ce qui a un nom connu.

Simon de Brancourt était parti depuis longtemps non sans avoir expliqué à Mlle de Livy le sentiment qui l'avait empêché de lui dire chez qui sa sœur remplissait ses fonctions d'institutrice.

Il ne voulait point prononcer devant elle le nom de Brottel.

C'était pour une raison analogue qu'il ne lui avait pas non plus dit qu'il avait soigné Mme Brottel, à la suite de son opération, et qu'il continuait à lui faire de temps en temps une visite.

Si l'interne, forcé de regagner son hôpital, quittait de bonne heure le Palais de l'Industrie, M. de Morellas et Octave Leferrier, ne devaient en sortir qu'à la fermeture, comme Mme Staranval et Mlle de Livy.

Le comte partit cependant quelques instants avant.

Mais Octave s'acharnait après Mlle de Livy, qui les trois quarts du temps n'avait pas l'air de s'apercevoir de sa présence.

Comme ils arrivaient à la sortie, le jeune Leferrier se pencha vers elle.

—Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous reconduire?

Elle causait avec le député, et se retournant à peine;

—Merci, je dîne chez Mme Staranval.

Octave Leferrier tordit d'un mouvement nerveux sa moustache qui se hérissait comme celle d'un chat en colère.

Il n'avait pas de chance.

Pourtant il se trouvait aujourd'hui en veine de déclaration.

Lorsque l'équipage de Mme Staranval se rangea contre le trottoir, le jeune homme prit congé.

Quand il voulut serrer la main du député, celui ci le retint.

—Est-ce que votre soirée est prise, mon cher Leferrier?

—Non pas, je n'ai aucun projet.

—Venez donc dîner avec nous, sans façon.... On ajoutera votre couvert.

Octave éprouvait d'autant plus le besoin de se faire prier, qu'il avait plus envie d'accepter.

Il donna une réponse évasive.

M. Staranval insista, et Mme Staranval dit, d'un ton un peu brusque, où perçait cependant son amabilité de femme du monde:

—Quelle idée avez-vous de ne pas accepter Leferrier!.... Est-ce la première fois que cela vous arriverait de dîner avec nous dans l'intimité?

—Non, madame, cela m'est même arrivé souvent.... et j'en ai toujours éprouvé un grand plaisir.

—Alors, acceptez.... Venez, ou ne venez pas, mais dépêchez-vous, nous voulons faire un tour au Bois avant de rentrer.

—Eh bien! j'accepte, dit-il en s'approchant de la voiture, et en offrant la main aux dames.

Léone et Mme Staranval s'assirent dans le fond du landau, le député et Octave, en face d'elles.

Depuis longtemps, Mme Staranval jugeant qu'une heure de vernissage suffisait pour elles, avait renvoyé ses deux fillettes avec leur institutrice.

On devait les prendre en passant, avenue du Bois de Boulogne.

Il était sept heures lorsqu'on rentra à l'hôtel de la rue de Grenelle.

Le dîner fut gai.

On resta une heure au salon, à causer et à faire un peu de musique.

Le fils de l'avocat et Mlle de Livy descendirent ensemble, le premier voulant mettre la seconde en voiture.

Léone venait de refuser, comme toujours, le coupé que Mme Staranval mettait à sa disposition, ne voulant pas faire atteler pour elle.

Un fiacre attendait à la porte de l'hôtel.

Octave Leferrier ouvrit la portière, donna l'adresse au cocher et, une fois la jeune fille installée, au lieu de prendre congé monta près d'elle.

Il était assis, le fiacre s'ébranlait, avant que celle ci eût le temps de faire un geste de surprise.

Au bout d'une minute seulement, elle dit sur un ton bref:

—Je ne vous ai pas prié de m'accompagner, monsieur.

—Cela est si naturel à une pareille heure, que je n'ai pas pensé, comme cette après-midi, à vous le demander, mademoiselle, répondit tranquillement le jeune homme.

—Je n'ai jamais permis à personne de le faire, reprit elle sur le même ton, et vous me désobligez absolument.

—Par exemple! ce n'est pas mon intention.... Si vous l'exigez, je descendrai.

Dans la demi-obscurité de la voiture, elle lui vit une figure si naïvement étonnée qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

—Allons, je vous pardonne, mais ne recommencez point.

—J'espère, au contraire, recommencer.... seulement avec votre permission.

—N'y comptez point, il y a des permissions que je ne donne jamais.

—Oh! mademoiselle, vous ne serez pas toujours cruelle!.... Il y a si longtemps que vous l'êtes avec moi.

—Je suis avec vous ce que je suis avec tous, répliqua-t-elle, prenant son grand air froid.

—Mais moi, voyons, vous me comptez au nombre de vos amis?

—Ce n'est pas une raison pour que vous vous octroyez une faveur que je n'octroie à personne.

—Mademoiselle!

—M. Leferrier!

Il hésita une seconde, puis se penchant vers elle:

—Eh bien, il faut que je vous l'avoue. C'est avec intention que je suis monté en voiture sans vous demander si vous vouliez bien de moi.

—Et avec quelle intention, je vous prie?

—Celle d'avoir un entretien avec vous.

—Un entretien.... en fiacre!

—Oh! très court.... Mais ce soir je me sens une hardiesse que je n'aurai peut-être pas demain.... J'en profite.

—Vous avez tort, probablement.

—On n'a jamais tort d'être franc.... Un aveu ne peut brouiller un homme avec une femme d'esprit.

—Cela dépend.

—Je suis certain que vous ne me garderez pas rancune, de celui que je vais hasarder.

—Vous pourriez vous tromper.

—Eh bien, je risque tout, je le fais quand même.... Mademoiselle, je vous aime!

Léone le regarda bien en face, et poussa un éclat de rire.

—Mon cher ami, vous feriez un jeune premier très réussi.

Il resta un peu déconcerté.

—A combien de femmes avez vous déjà dit cela? demanda t elle de son ton railleur.

Octave reprit son aplomb.

—Je ne l'ai jamais dit qu'à vous.

—Mon pauvre Leferrier, taisez-vous... Ne me débitez pas d'insanités.

—Je vous jure mademoiselle, que je n'ai pas encore aimé!

—Mais vous avez cru aimer, comme vous le croyez aujourd'hui.

—Non.... je n'ai eu que des fantaisies, jamais d'amour.... Aujourd'hui....

Elle l'interrompit, cette fois, d'une voix grave, sévère.

—N'allons pas plus loin.... Si vous voulez que nos relations de camaraderie continuent, plus un mot sur ce sujet.

—Vous êtes bien dure....

—Je suis ainsi.... Vous avez autour de vous assez de femmes qui ne demandent qu'à écouter les galanteries, débitez-leur les vôtres.... Je ne suis pas de ces femmes là.

—Vous me comprenez mal, fit le jeune homme qui devenait tout pâle, vous me traitez en fat, en garçon qu'on ne prend pas au sérieux, c'est pourtant du fond de l'âme que je vous parle...... Le sentiment que vous m'inspirez, m'a absolument transformé........je suis devenu un autre homme.

Léone le regarda encore bien en face; et sans sarcasme, presque doucement:

—J'espère que ce n'est pas sérieux, que vous vous illusionnez sur la nature de ce sentiment......Si malheureusement il en était autrement, il faudrait bien vite l'arracher de votre cœur.

—Pourquoi?...... Est-il impossible qu'un jour vous y répondiez?

—Impossible!

—Pourquoi? fit-il encore.

Elle lui donna la réponse qu'elle avait donnée au comte de Morellas:

—J'ai aimé mon fiancé d'un amour qui vivra jusqu'à mon dernier soupir.... C'est fini, je n'aimerai plus.

—Laissez-moi espérer que....

—N'espérez rien. Et surtout ne me parlez de rien, vous me forceriez à vous interdire l'entrée de mon atelier.

—Alors, je me tairai.

Il murmura:

—C'est égal, c'est cruel.

Mlle de Livy ne répondit point.

Le fiacre roulait assez rapidement.

On approchait de l'avenue de l'Observatoire.

Jusqu'à ce qu'il s'arrêtât devant la maison qu'habitait la jeune artiste, aucune parole entre elle et Octave ne fut plus échangée.

Ce dernier descendit et lui offrit le bras pour mettre pied à terre.

Elle s'appuya sur lui, et traversant le trottoir, tira le bouton de la sonnette.

Il attendit que la porte s'ouvrît et la salua profondément.

Léone lui tendit la main.

—Allons, sans rancune..... Nous restons amis, vous savez à quelle condition?

—Je sais, fit-il en lui touchant le bout des doigts; merci de me donner au moins votre amitié.

Mlle de Livy avait franchi le seuil de la maison, et repoussait la lourde porte.

Octave Leferrier remonta dans le fiacre pour se faire reconduire chez lui.

—Eh bien! grommela-t-il, en se renfonçant au fond, en voilà une gaffe! J'ai été trop vite.... Allons, il faut attendre.... le moment psychologique.... cela viendra!

—Encore un! pensait Léone, en s'arrêtant à l'entrée du corridor pour mettre en mouvement une petite lanterne de poche, qu'elle avait toujours sur elle; mon Dieu! que les hommes sont ennuyeux!

La flamme venait de partir du briquet microscopique, la mèche était allumée.

Elle longea le corridor, en jetant son nom devant la loge, traversa la cour, et entrant sous le vestibule, dans le second corps de bâtiment, se trouva devant la porte de son atelier.

Le logis de Mlle de Livy se composait, après cette vaste pièce, d'une cuisine et d'un cabinet obscur où couchait la bonne.

Elle vivait, elle, complètement dans cet atelier, y prenant ses repas, y dormant.

Le soir, Félicie transformait en lit le divan que Léone avait fait installer dans un angle.

C'était au fond d'un bureau Louis XVI, fermé à double tour, que la jeune fille mettait son argent et ses bijoux, toute sa petite fortune.

L'argent se trouvait dans un tiroir, les bijoux dans un autre.

Mlle de Livy cachait les clés du meuble, sous une statuette en plâtre, un moulage posé au milieu d'une petite colonne de marbre.

Personne, que Félicie, ne savait qu'elles étaient là.

Mais elle avait en sa domestique la confiance la plus absolue.

Elle lui eût certainement donné argent et bijoux à garder.

La jeune fille fut stupéfaite, au moment de mettre la clef dans la serrure, de voir sa porte entr'ouverte.

—Qu'est ce donc? fit-elle à demi-voix, est-ce que Félicie sera rentrée par ici, au lieu de rentrer par sa cuisine, et n'aura pas fermé la porte!.... Eh bien, je puis lui confier la maison!

Léone n'était point peureuse.

Elle avait, au contraire, une certaine audace tranquille, un flegme qui se montrait surtout dans les grandes occasions.

Elle entra, élevant la petite lanterne de sa poche, de façon à voir autour d'elle.

Mais, cette fois, elle ne put retenir un cri.... un cri strident.

La lumière venait de frapper sur le bureau Louis XVI, béant, les papiers épars, les tiroirs forcés.

Si maîtresse d'elle-même qu'elle fût, elle obéit, pour le coup, à son impulsion; elle sortit précipitamment.

Et une fois dans la cour, elle se mit à crier:

—Au voleur!

Dans la loge, il y avait encore de la lumière, les concierges n'étaient point couchés.

Ils se précipitèrent dehors, puis l'homme et la femme suivirent la jeune fille.

A peine entrés dans l'atelier, comme elle l'avait fait, ils se précipitèrent dans le corridor, répétant le cri qu'elle avait jeté.

En quelques minutes, toute la maison fut en émoi.

Le vol était flagrant.

Le concierge courut prévenir le commissaire de police.

Le commissaire arrivait au bout d'un quart d'heure.

On retrouva les clés là où Mlle de Livy les posait d'habitude.

Les serrures n'étaient point forcées; le voleur devait avoir à sa disposition un trousseau de fausses clés dont l'une ou l'autre lui servait en cette occasion.

Sur ces entrefaites, Félicie rentra.

Elle venait de voir sa mère, comme elle en avait averti sa maîtresse le matin.

Son visage ne marqua rien autre chose que la stupéfaction et le chagrin.

Elle ne témoigna ni indignation ni émotion exagérée.

Elle n'eut ni grands gestes, ni grandes démonstrations.

Après s'être informée de quelle façon on avait découvert le vol, elle resta près de sa maîtresse, aussi consternée qu'elle, ne répondant qu'aux questions qu'on lui posait.

Quand elle était partie, vers sept heures et demie du soir, tout était absolument en ordre dans la maison.

Sortie par la cuisine, dont la porte donnait sur le corridor, à côté de celle de l'atelier, elle était parfaitement certaine que toutes les deux se trouvaient fermées.

Immédiatement, on fit subir un interrogatoire à la concierge.

Celle-ci, dans les allées et venues, qui toute la soirée s'opéraient devant sa loge, ne remarquait rien de suspect.

Son mari non plus.

Le seul renseignement que ce dernier put donner, fut que vers les neuf heures, à un moment où il se trouvait seul dans sa loge, une femme, celle qui amenait plusieurs fois par semaine chez Mlle de Livy son petit garçon, était entrée pour lui demander s'il n'y avait personne chez l'artiste.

Elle racontait que, une fois ses enfants couchés, elle était accourue, pour la prévenir que le petit se trouvant malade, si ce la fièvre, elle ne pourrait pas l'amener le lendemain.

Ne l'ayant point vue passer, le concierge ne pouvait dire quel temps s'était écoulé entre son entrée dans la maison et sa sortie.

Le commissaire nota avec soin cette déclaration, bien que Mlle de Livy s'élevât hautement contre tout soupçon à l'égard de Mme Arbat.

Outre qu'elle la savait absolument honnête, il ne lui semblait pas plausible qu'elle eût pu venir à bout, elle simple femme, d'une tâche comme celle qu'avait accomplie le malfaiteur pour arriver à son but.

—Elle n'est peut être qu'une complice, dit d'une voix grave le commissaire.

Lorsque les constatations opérées, les perquisitions faites dans tous les coins, dans les escaliers de la maison, dans les corridors, dans la cour, sans qu'on trouva une trace laissée par le voleur, tout le monde eut vidé la place, et que Félicie consentant à gagner son cabinet, Léone se trouva seule, devant le meuble qui avait contenu sa fortune, elle joignit les mains, qu'elle leva désespérément au-dessus de sa tête, et dans des gémissements sourds, elle murmura:

—Que vais-je devenir? Que vais-je devenir?

Car, son argent et ses bijoux disparaissaient en même temps.

Elle n'avait plus que ce qui lui restait en poche, une vingtaine de francs.

Et elle répétait:

—Que vais-je devenir?

Chaque fois sa voix était plus angoissée, sa plainte plus déchirante.

La malheureuse jeune fille passa la nuit debout, à marcher dans la pièce dont elle avait pu, grâce à Guy de Morellas, faire un endroit confortable, où elle se trouvait bien chez elle, où elle se plaisait, où elle avait en quelque sorte arrangé sa vie.

Le calme finit par lui revenir, ou du moins un calme relatif.

Retrouverait-on le voleur?

Elle n'osait point l'espérer.

Alors, comment s'arrangerait-elle? Il fallait dès à présent y songer.

Ses yeux erraient autour d'elle, s'arrêtant tour à tour sur un objet, puis sur un autre.

Devrait elle vendre tout cela?

Mais si elle se défaisait de ce qui meublait cet atelier où elle recevait des gens qui n'y fussent pas entrés, s'ils eussent trouvé des murs nus, s'ils eussent deviné sa pauvreté, ne risquait-elle pas de chasser les nouveaux venus qui s'y hasarderaient sur la recommandation des autres?

Elle savait qu'on s'éloigne de ceux qui ont besoin, et que, par ce temps de confort, de luxe à outrance, il faut paraître si l'on veut attirer la confiance.

Le talent ne se mesure plus qu'à l'argent qu'il rapporte.

On n'a confiance qu'en celui qui engage.

Puis, que donnerait la vente de ce mobilier, tout de fantaisie, acheté autrefois par sa marraine pour un atelier d'amateur?

De quoi vivre peut-être deux ou trois mois, et encore....

Après les bustes des petites Staranval; elle devait en faire deux autres cet hiver.

Ces deux derniers portraits, comme les premiers, lui avaient été payés aussitôt après l'exécution.

Ce qui lui restait de cet argent, c'était le trésor enfermé dans un des tiroirs du bureau.

Ce trésor était peu de chose.

On lui eût pris jusqu'à son dernier sou, en lui laissant ses bijoux, qu'elle ne se fût pas inquiétée.

Mais tout avait disparu.... complètement dévalisée!

Il allait lui falloir emprunter pour vivre; sa fierté se révoltait.

Puis, un emprunt,—plusieurs emprunts même,—suffiraient-ils à la remettre à flot?

Dans son état de surexcitation qui revenait par degrés, Léone voyait, à la suite de celui-ci, tous les malheurs fondre sur elle.

C'était le prélude.

Et sa pensée essayait de sonder la catastrophe qui s'abattait sur elle.

Elle ne voyait personne dans son entourage, personne parmi les locataires de la maison qu'elle saluait au passage, sur qui puissent se porter ses soupçons.

La pauvre Charlotte Arbat était certainement la dernière qui dût être tenue en suspicion.

La jeune fille se promettait bien de défendre toute poursuite contre elle, si, malgré tout ce qu'elle avait dit, on s'avisait de l'inquiéter.

Quand le jour parut, Mlle de Livy, brisée, s'étendit tout habillée sur son lit, et s'endormit d'un sommeil fiévreux.

Ce fut ainsi que la trouva Félicie, lorsque, vers huit heures, ayant frappé sans recevoir de réponse, elle entra doucement, la figure inquiète.

A peine avait elle fait trois pas que sa maîtresse s'éveillait.

—Eh bien, dit la bonne en s'avançant jusqu'au lit, mademoiselle a dormi un peu!

—Un peu, oui.

—Comment, mademoiselle ne s'est pas couchée!.... On ne repose pas, tout habillée.... Mon Dieu! quelle mine a mademoiselle.... pourvu que cette histoire, ne la rende pas malade.

—Il n'y aurait rien de drôle, ma pauvre fille, me voilà sans ressources, je ne sais pas comment je vais m'arranger.

—D'abord, il ne faut pas se mettre martel en tête.... On retrouvera le voleur.

Mlle de Livy fit un geste d'incrédulité.

—Puis, reprit la servante, quand on a des amis, on n'est pas perdu.

—Croyez vous que mes amis répareront le préjudice que ce vol m'a causé?

—Non certainement, mais ils aideront mademoiselle à sortir d'embarras.

Léone secoua encore la tête.

—Je le répète, je ne sais pas comment je vais m'arranger.... Vous serez peut-être forcée de me quitter, Félicie.

—Vous quitter, moi?

—Eh, oui, si je ne puis plus vous payer.

—Ça m'est bien égal! Le bon temps reviendra, et Mademoiselle me dédommagera.... Puis, quand même, je ne m'en irais pas.... moi, quand je m'attache, c'est comme ça:

—Mais s'il m'était impossible de vous nourrir.

—Oh! nous n'en sommes pas là.... Je me contenterais de ce qu'il y aurait.... Je travaillerais plutôt de mon côté.... M'en aller, quitter Mademoiselle! non, par exemple, ça, jamais!

Léone sentit ses paupières s'humecter.

Elle tendit spontanément la main à cette fille qui non contente de lui être restée fidèle dans le malheur, préférant la servir et gagner moitié moins que de replacer ailleurs, aujourd'hui offrait de la servir pour rien.

Félicie répondit à cette étreinte tout naturellement, sans que sur son visage passât la moindre expression suspecte.

Seulement, quand elle se retrouva dans sa cuisine, ses yeux s'animèrent.

Et tout en mettant sur le feu la casserole de cuivre où elle faisait son chocolat, elle grommela:

—Ma foi! c'est pour son bien, pourquoi est-elle si bête?.... Qu'elle se laisse donc épouser... Ah! moi, si on m'offrait de devenir comtesse!

Pendant qu'elle tournait le chocolat, réfléchissant peut-être avec l'inconscience de la mauvaise action commise qui la caractérisait, à ce qu'elle ferait si on lui offrait de devenir "comtesse", Mlle de Livy réparait le désordre de sa toilette, s'apprêtant pour sortir.

Félicie reparut, le déjeuner fumant dans une tasse posée sur un plateau, qu'elle tenait des deux mains, au moment où sa maîtresse ouvrait la porte.

—Mademoiselle s'en va! exclama-t-elle avec stupéfaction.

—Oui.... Je veux courir chez cette pauvre Mme Arbat; je crains que la police n'y fasse une descente.

—Mademoiselle ne partira pas sans déjeuner!.... Il faut absolument prendre quelque chose.

—Ce n'est pas loin, je déjeunerai quand je reviendrai.

—Voyons, c'est l'affaire de dix minutes.... Il faut absolument manger avant de sortir.

Et Félicie qui venait de mettre le plateau sur un guéridon, s'avançait vers Mlle de Livy, ayant dans la voix et dans le geste, cette autorité qu'ont à l'occasion, les domestiques dont les services justifient certaines libertés.

—Il faut que je me presse, dit Léone, si l'on était déjà allé bouleverser ces pauvres gens.

—Eh bien, ça ne les avancerait pas que Mademoiselle arrive dix minutes plus tôt ou dix minutes plus tard.... Il ne faut pas se trouver mal en route, allons;

Elle repoussait la porte, que la jeune fille venait de tirer.

Celle-ci, machinalement, s'approcha du guéridon, s'assit sur le siège que Félicie lui avança, et but le chocolat à petites gorgées.

Elle se levait pour partir, lorsqu'on frappa à la porte.

La bonne alla ouvrir; une femme entra dans l'atelier.

L'étonnement qu'éprouva Mlle de Livy chassa la préoccupation qui l'obsédait.

Elle reconnaissait l'institutrice de la petite Brottel, la sœur de Simon de Brancourt.

Que venait-elle faire chez elle à une heure aussi matinale?

Fabienne de Brancourt était vêtue avec l'élégante simplicité qu'elle lui voyait la veille, au Salon.

Elle avait le même air gracieux, le même sourire aimable.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, lui dit-elle en s'avançant, si je me permets de me présenter ainsi, sans façon chez vous; nous sommes si proches voisines, que j'ai cru pouvoir le faire; j'avais hâte de vous voir, de vous féliciter des deux petits chefs-d'œuvre que j'ai admirés aux Champs-Elysées.... Mon frère qui, contre son attente, a eu hier sa soirée libre, est venu la passer avec moi. Il m'a beaucoup parlé de vous, et m'a engagée à vous faire cette visite.

—M. de Brancourt est un ami dont je fais grand cas, répondit Léone, en montrant un siège à Fabienne, et je serai très heureuse d'avoir sa sœur pour amie. Veuillez vous asseoir.

—Ce n'est pas la peine; vous alliez sortir; je reviendrai à un autre moment, je ne veux pas vous retenir.

—Je sortirai un peu plus tard, voilà tout.... Je vous en prie, asseyez-vous.

—Je reviendrai, dit encore Fabienne.

—Soit je n'insiste plus, fit Mlle de Livy; à bientôt, alors.

—A bientôt.

Et tout en regagnant la porte, promenant ses yeux autour d'elle:

—Il est très joli, votre atelier, mademoiselle, arrangé avec beaucoup de goût.

—Vous le voyez dans un bouleversement complet.... Figurez vous que je viens d'être victime d'un vol.

—Comment cela? demanda Fabienne de Brancourt, s'arrêtant net.

—Hier soir, à onze heures, en rentrant, j'ai trouvé mon bureau ouvert, les tiroirs forcés: mon argent et mes bijoux enlevés.

—C'est trop fort!

—C'est ainsi.... J'en suis absolument malade.

—Vous avez mauvaise mine en effet... Quelle histoire!.... Avez-vous remis l'affaire entre les mains de la police, au moins?

—La première chose que l'on a faite a été de l'avertir.... Mais trouvera-t-elle le voleur?

—Peut-être.... n'avez vous aucun indice?.... aucun soupçon?

—Aucun.

—Rien?

—Non, rien.

—Et vous sortiez sans doute pour vous occuper de cela?

—Justement.

—Alors, vous voyez que j'avais raison de vouloir m'en aller bien vite.... Au revoir encore, Mademoiselle, je viendrai bientôt aux nouvelles, elles seront bonnes, j'espère.

—Je n'ose l'espérer.... Mais je sors avec vous.... Excusez moi, surtout de vous avoir reçue ainsi.

—C'est à moi de m'excuser de nouveau.... Pour une première visite, je n'aurais pas dû me présenter à pareille heure.

Les deux jeunes filles sortirent ensemble, et se quittèrent sur le trottoir, aussi cordialement que si elles se fussent connues depuis longtemps.

La sœur de Simon de Brancourt était la bienvenue chez Léone de Livy.

Quoiqu'il lui semblât que la position de celle-ci chez M. Brottel dût les éloigner l'une de l'autre, elle lui ferait toujours bon accueil.

Quant à Fabienne, le mobile qui la poussait à lier connaissance avec la femme dont elle avait fait tuer le fiancé, était de ceux qui se définissent mal.

Elle éprouvait le besoin de conquérir les sympathies de Léone.

Il lui semblait que l'amitié de Simon pour la jeune fille lui commandait cette liaison.

Mlle de Brancourt était de ces personnes qui pèchent plutôt par excès de prudence que par incurie.

Elle travaillait en vue de l'avenir.

Ne lui fallait-il pas donner le change à tous?

Qui sait si elle n'aurait pas un jour à se débattre contre tous?

C'est ce à quoi elle pensait, en s'en retournant par le Luxembourg à l'hôtel de Richard Brottel.

XIII

Cyrille Arbat devait revenir au logis plus tard que de coutume.

C'était un samedi, jour de paie, et le forgeron ne manquait jamais, lorsqu'il recevait sa quinzaine, d'entrer pour une assez longue station chez le marchand de vins.

Il avait conservé cette habitude de là bas, soit que, avant même de faire de la belle Virginie son amie, il allât à l'auberge de la *Poule d'Or*, soit qu'il allât ailleurs.

Il ne buvait plus comme il lui arrivait de boire, alors qu'il avait sa fatale passion à oublier, ses remords à noyer.

Il ne rentrait gris comme avant, qu'une fois de temps à autre.

Mais au lieu d'avoir l'ivresse gaie, ainsi que jadis, avant les jours de discorde et de défection, il l'avait noire, plus noire encore qu'en ces moments-là.

La froideur des premiers temps de réconciliation ne devait que s'accentuer entre lui et sa femme.

Elle existait maintenant du côté de celle-ci, aussi bien que du sien.

Il leur arrivait de rester plusieurs jours sans s'adresser la parole.

En rentrant, ce soir-là, le forgeron trouva Charlotte pâle, émue.

Elle accourut au-devant de lui, disant d'une voix étranglée:

—Le petit Pierre est malade, il faut aller chercher le médecin.

Cyrille titubait; il avait bu plus que sa ration, il n'était revenu jusqu'à la maison qu'en tutoyant les murs.

Les mots: le petit Pierre.... le médecin, réveillèrent sa pensée alourdie.

—Qu'est-ce qu'il y a? fit-il de la voix empâtée des ivrognes, qu'est-ce que tu racontes?

—Le petit Pierre est malade, il s'avança jusqu'au berceau—la banne d'osier apportée du village,—où le petit Pierre, qui n'avait pas encore ses trois ans, rouge, fiévreux, semblait étouffer.

Il était près de neuf heures du soir.

Les autres enfants, couchés aussitôt la soupe mangée, dormaient déjà.

Dans la chambre on n'entendait que la respiration sifflante du petit.

—Oui, il faut aller chercher le médecin, bégaya le père, après être resté un moment penché sur lui, les mains accrochées au berceau.

—Reste là, garde-le.... j'y cours! fit Charlotte mettant un tablier devant elle et s'en allant sur-le-champ.

Elle descendit quatre à quatre les cinq étages, demanda à la concierge l'adresse d'un médecin et, avec la même allure précipitée, se mit à marcher dans la rue.

En se trouvant dehors, en respirant l'air du boulevard, elle se calma.

Il n'était pas perdu, son Pierre; elle avait eu plus d'un de ses enfants dans cet état.

Ils en étaient sortis avec une tisane chaude; pourquoi donc, cette fois, serait-elle cette peur?

C'est que maintenant elle prenait peur à propos de tout, et à propos de rien.

Depuis le jour.... le jour où elle tuait l'autre, à coups de crosse de fusil, il lui semblait sentir perpétuellement un danger sur sa tête.

Elle n'était pas coupable, elle se le répétait, elle en était convaincue, pourtant elle craignait quelque chose.... quelque chose qui serait comme un châtiment.

Si elle allait perdre son Pierre!

Le dévouement maternel, déjà poussé très haut chez elle, atteignait, depuis qu'elle n'avait plus que ses enfants à aimer, son paroxysme.

Et surtout pour son dernier-né, ce dernier gage d'un amour qu'elle croyait devoir durer tant qu'ils vivraient, Cyrille et elle, elle avait une tendresse féroce.

Elle passa, dix fois avant d'arriver à l'adresse indiquée, par des alternatives d'espoir et de crainte.

Quand elle sonna à la porte du médecin, Charlotte tremblait comme si elle allait recevoir là son arrêt.

La bonne qui fut ouvrir, lui dit que son maître était sorti. Il devait bientôt rentrer; elle promit qu'il irait chez elle aussitôt.

—Oui, n'est-ce pas? tout de suite, répéta-t-elle en joignant les mains.

—Tout de suite, dit encore la domestique, monsieur se dérange pour tout le monde.

Mme Arbat, sur cette assurance, s'en retourna presque tranquille.

Elle trouverait peut être en rentrant son petit lui souriant.

Elle se rendit compte, ce qu'elle n'avait pas fait en venant, qu'elle passait devant la maison où habitait Mlle de Livy.

Si elle entrait, pour prévenir qu'elle n'amènerait point l'enfant le lendemain?

Cela ne lui demanderait pas deux minutes.

D'ailleurs, avant que le médecin arrivât que donnerait-elle à Pierre?

Voilà maintenant qu'elle se sentait l'appréhension de rentrer!

La peur de tout à l'heure la reprenait.

Elle longea donc le corridor de la maison, traversa la cour, et arriva dans le second corps de logis.

La façade vitrée de l'atelier ne se trouvait point éclairée.

Mlle de Livy n'était point chez elle.

Mme Arbat heurta à la porte de la cuisine; là non plus, personne.

La bonne profitait de l'absence de sa maîtresse pour sortir.

Alors, en repassant, elle fit au concierge la commission qu'elle voulait faire à celle ci.

Quand elle se retrouva dans l'étroit logement, où depuis huit mois ils vivaient, entassés les uns sur les autres, Charlotte vit son mari penché sur la barcelonnette d'osier, comme quand elle était partie.

Cyrille semblait absolument dégrisé; il fit un geste brusque.

—C'est de pire en pire.... viens vite!

Tout son sang se retira des extrémités, lui afflua au cœur.

Le père tenait une petite lampe, audessus du berceau.

—C'est le croup! fit il.

—Alors, il faut le faire vomir...... Va chez le pharmacien, va.... Vas donc, je te dis!.... Moi, je ne peux plus me tenir.

Il posa la lampe sur le coin de la table et la laissa seule.

Charlotte, qui venait de tomber sur une chaise, se redressa.

A son tour, elle s'inclina sur le berceau.

Elle le voyait, l'horrible mal; il avait fait depuis son départ des progrès effrayants; son enfant étouffait.

Elle lui enfonça un doigt dans la bouche, espérant amener les vomissements.

Son mari revint avec la potion d'ipécacuana donnée par le pharmacien.

Elle l'administra sans le moindre résultat au pauvre petit être.

La toux rauque avait cessé, l'asphyxie arrivait.

Le forgeron courut à son tour chez le docteur.

Celui-ci rentrait comme il sonnait à la porte de son domicile.

Il le ramena.

Sur ce que lui disait le père, le praticien avait cru devoir prendre ses instruments chirurgicaux.

A peine eut-il vu l'enfant, qu'il se rendit compte qu'il n'y avait plus que l'opération à tenter.

Aucune hésitation possible; il fallait qu'elle fût faite sans perdre une minute.

C'était un cas foudroyant; les fausses membranes obstruaient déjà la gorge, l'air n'entrait plus dans les poumons.

Encore, cette opération ne sauverait peut être pas le petit malade.

Il expliqua aux parents, tout en ouvrant sa trousse et en tirant son bistouri, la situation, ne voulant rien faire sans leur consentement.

Ceux ci écoutaient, suspendus à ses lèvres, les mains jointes, une supplication ardente dans les yeux.

Ni elle ni le père n'hésitèrent l'espace d'une seconde.

Il fallut tenter le seul moyen qu'il y eût à tenter.

Cyrille Arbat prit son fils sur ses genoux, la mère lui maintint la tête en arrière de façon que le cou restât tendu, s'offrant à l'outil de l'opérateur.

Le pauvre innocent avait l'air d'un agneau qu'on va égorger.

Des deux autres enfants qui couchaient dans cette pièce, deux filles, l'aînée s'était éveillée.

Assise dans le lit qu'elle partageait avec sa sœur, sans prononcer un mot, elle regardait terrifiée.

On s'était approché tout contre la table.

La lumière de la lampe à pétrole tombait sur la face congestionnée du petit garçon.

Il paraissait asphyxié.

Le médecin,—un homme d'une cinquantaine d'années, à figure énergique, qui n'en était pas, certes, à son coup d'essai,—se pencha, les sourcils énergiquement froncés, laissant échapper, avec un juron, ce mot implacable:

—Il est trop tard!

Avec le pouce et l'index de la main gauche, il fixa le larynx, puis de sa main droite qui tenait le bistouri, sûrement, sans hésiter, il fit, sur la ligne médiane, entre les deux muscles sterno-cléido-mastoïdiens, une incision verticale.

Trop tard, en effet.

L'instrument d'acier avait à peine pénétré dans la gorge du petit patient, qu'étouffé par les fausses membranes, il rendait le dernier soupir.

—C'est fini, dit le médecin.

—Fini! répéta Cyrille Arbat, la figure contractée, des larmes énormes tombant lentement de ses yeux.

Charlotte saisit l'enfant, et en essayant de le réchauffer, de le rappeler à la vie avec des baisers, se mit à hurler de douleur.

Le médecin était parti, la nuit s'écoulait; elle regardait son petit dans ses bras.

Elle l'avait encore quand, à huit heures du matin, le commissaire de police, suivi de deux agents, frappa à la porte du logement occupé par les Arbat.

La clé était sur la serrure et tous trois entrèrent, avant qu'on leur eût répondu.

En voyant un homme atterré, assis près d'un berceau vide, une femme berçant un petit cadavre, des enfants se serrant l'un contre l'autre, dans le fond de la chambre, ils restèrent indécis.

Leur hésitation ne fut pas longue.

Les minutes sont comptées pour ceux qui sont chargés de faire respecter la loi; habitués à tous les drames, leur cœur est cuirassé contre toutes les émotions.

Le commissaire venait opérer une perquisition chez Cyrille Arbat.

Les pauvres gens ne comprirent ce que ce mot voulait dire, que lorsque les agents commencèrent à fouiller le logement.

Il n'y eut que Cyrille qui se révolta, et encore ce ne fut que lorsqu'il vit la première pièce complètement à sac.

Charlotte avait toujours son petit dans ses bras. Elle le tenait, assise sur une chaise, serré contre elle, stupide, attendant pour l'ensevelir, que ces hommes fussent partis.

Et pendant que le forgeron instrogeait, pendant qu'on lui disait en quelques paroles brusques la raison de cette perquisition, ne comprenant point, elle restait là, le bébé sur ses genoux, avec sa petite face blême, son trou à la gorge, ses bras potelés inertes et ses cheveux blonds qui pendaient, soyeux et bouclés, ses jolis cheveux de soie, que sa mère allait couper tout à l'heure.

Cyrille Arbat, lorsque le commissaire lui eut expliqué le motif de cette descente de justice, sentit sa large poitrine se soulever, ses poings se serrer, le sang lui monter à la face.

Il eut l'envie de fondre sur cet homme, de l'assommer, de le jeter par dessus la rampe de l'escalier.

L'écharpe que portait ce dernier lui fit souvenir qu'il avait affaire à un représentant de l'autorité.

La moindre violence pouvait l'envoyer en prison; que deviendraient les siens.

—Il faut absolument que votre femme réponde à mes questions, dit le fonctionnaire pendant que ses agents passaient dans l'autre pièce.

—Que voulez-vous qu'elle vous réponde? elle ne saura pas seulement de quoi vous lui parlez...... Vous voyez bien que notre enfant est mort.

—Faites-le lui remettre dans le lit.... Je vous promets d'abréger l'interrogatoire.

Si cuirassé qu'il fût contre les émotions, le commissaire se sentait le gosier serré.

Il éprouvait la hâte d'avoir accompli son devoir.

Il espérait bien que ses hommes ne trouveraient pas plus trace dans la seconde pièce, des bijoux et de l'argent volés la veille avenue de l'Observatoire, qu'ils n'en avaient trouvé dans la première.

Ni cet homme, ni cette femme, dont l'enfant—gravement malade le soir précédent—venait de mourir, ne pouvaient être les coupables.

Charlotte ne voulait toujours pas lâcher son fils; elle avait des yeux de folle.

Ce fut Cyrille qui répondit pour elle, qui expliqua comment elle passait la soirée précédente.

Il achevait à peine les agents reparaissaient.

Ils n'avaient rien découvert.

Au même moment, après avoir frappé deux ou trois fois, sans obtenir de réponse, une femme entrait.

C'était Mlle de Livy.

Elle recula aussitôt, épouvantée devant le spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Cette chambre bouleversée, ces enfants qui maintenant pleuraient tout haut, ces hommes qui discutaient, et sur la chaise, près du lit, la mère, berçant le corps de son enfant, tout cela était effrayant, poignant, lugubre.

Elle comprit qu'elle arrivait trop tard; le coup était porté.

Le commissaire la reconnut et la salua.

Ils échangèrent quelques paroles.

Elle ne voulait pas de poursuites, lui jugeait inutile d'en faire.

Ces gens-là n'étaient pas coupables.

Il fallait diriger l'enquête d'un autre côté.

Il se promettait de la mener le plus activement possible.

Les trois hommes étaient partis, Léone regardait avec une douloureuse stupeur Charlotte Arbat.

Les yeux de la malheureuse gardaient leur fixité.

—Elle a perdu la raison, pensa la jeune fille, ah! pauvre femme!

Comment arriver à lui arracher le petit cadavre.

Cyrille voulait le tenter, comme il l'avait tenté plusieurs fois.

Elle poussa un grand cri rauque, la serra plus fort encore; puis, comme si avec ce cri fussent parties toutes ses forces, elle pencha la tête sur l'épaule et distendit son étreinte.

Cyrille Arbat enleva le corps raide et le remit dans le berceau.

A peine avait il eu le temps de l'y déposer, que Charlotte roulait à terre en proie à une épouvantable crise.

Elle se débattit d'abord, comme dans une attaque d'épilepsie, puis, peu à peu, les spasmes qui tordaient son corps, les soubresauts qui la secouaient, cessèrent.

Elle se dressa, s'élançant d'un bond vers la fenêtre.

Cyrille la retint; elle eût enjambé la rampe.

—Laisse moi, disait-elle, se débattant, laisse-moi...... j'en ai assez, je veux mourir!

—Et tes autres enfants?.... Tu n'y penses pas, aux autres?

—Laisse-moi!.... laisse moi!

Puis, cessant de s'agiter, sa figure prenant tout à coup une autre expression, une expression d'épouvante, ses yeux redevenant fixes, elle se mit, étendant les bras comme pour repousser une vision, à prononcer des paroles étranges:

—Il faut en finir.... il faut en finir. C'est pour aujourd'hui.... Marchons, voyons.... ça ne demande qu'un peu de courage.... J'y suis.... par le hangar, elle ne me verra pas.... Tiens, ou fusil.... Ah! ah! ah! ou fusil, il est chargé.... vite.... la voilà.... pan! ça y est!.... Tiens donc, canaille! tiens! tiens! tiens! allez.... tant que tu crieras, tu en auras.... Tu te tais.... c'est fini...... Au revoir, gueuse!

Et Charlotte Arbat poussa un éclat de rire strident.

Le forgeron l'avait écoutée, collé à la muraille, très pâle.

Léone de Livy, près du lit du petit Pierre, restait immobilisée.

Dès le commencement de la crise, elle faisait partir les autres enfants, leur donnant quelques sous pour s'acheter à déjeuner, les envoyant à l'école.

L'aînée devait passer chez le médecin pour lui demander de revenir.

Celui ci reparut comme Charlotte, après son hallucination, retombait dans des convulsions.

Il conclut à une crise de nerfs qui serait certainement suivie d'autres, peut-être plus violentes et plus graves.

Il ne fallait pas la laisser auprès du berceau, il fallait l'enlever aux émotions de l'enterrement.

Du reste la maladie, qui débutait par l'état aigu, ne pouvait être efficacement soignée, enrayée qu'à l'hospice, dans un service tout spécial.

Le médecin donna au mari une lettre d'entrée pour la Salpêtrière.

Une insensibilité à peu près complète succéderait très probablement à l'accès.

Il faudrait en profiter pour y transporter la malade.

Il était onze heures lorsque Cyrille partit accompagner sa femme jusqu'à l'hôpital.

Le concierge de la maison, un brave homme, avait quitté sa loge et laissé là son alène de cordonnier, pour s'occuper des formalités du décès.

Lorsqu'il fut de retour, sa femme montée, et Mlle de Livy put regagner son domicile, n'ayant pas voulu abandonner ce petit mort dans son berceau, au milieu du logement vide.

Ce drame, ces scènes douloureuses devaient enlever la jeune fille à ses propres perplexités.

Sa situation était-elle comparable à la situation de ces pauvres gens, de cet homme qui laisserait la mère à l'hospice pour une veillée funèbre auprès de l'enfant?

Tout en la tirant des sombres pensées relatives à son sort, ces émotions de la matinée lui portaient sur les nerfs, lui faisaient monter le sang au cerveau.

En se trouvant dans la rue, elle eut un étourdissement.

Ses tempes battaient par saccades; elle éprouvait tout d'un coup un mal de tête intense.

—Le trajet jusque chez moi va me remettre, pensa-t-elle; c'est de l'air qu'il me faut.

L'air ne la remit point.

Tous les dix pas, elle titubait, un voile s'étendait sur ses yeux, les coups redoublaient dans sa tête.

Obligée de s'arrêter, elle s'appuyait au mur d'une maison.

Le vertige passé, Léone reprenait sa course, de plus en plus péniblement, les membres rompus, prise d'une torpeur singulière.

Lorsqu'elle arriva avenue de l'Observatoire, elle dit à Félicie:

—Préparez-moi mon lit.

Elle s'évanouit.

Elle revint rapidement à elle, et elle eut la force de se coucher.

Elle brûlait la fièvre; la femme de chambre voulait aller chercher le médecin.

—Non, dit-elle, ce sont toutes ces secousses; quelques heures de repos et il n'y paraîtra plus.

Une partie de l'après-midi passa, la fièvre augmentait.

Mlle de Brancourt était revenue, Léone n'avait pu la recevoir.

Vers cinq heures, quelqu'un encore se présenta que Félicie—vendue au comte de Morellas—eût évincé de bon cœur, l'interne Simon de Brancourt.

Mais la jeune fille avait entendu sa voix.

Comme il insistait pour entrer en la sachant malade, elle ordonna qu'on l'introduisît.

A peine arrivait-il près de son lit, que pour la première fois depuis que le mal l'avait saisie, elle se sentit le gosier obstrué comme par un corps étranger, arrêtant la respiration.

Avant même de lui avoir tâté le pouls, en voyant son visage enflammé, en entendant sa voix voilée, le jeune homme pressentit quelque chose de grave.

Il lui fit ouvrir la bouche, lui appuya sur la langue le manche d'une cuillère et, au premier examen de la gorge, poussa en se rejetant en arrière cette exclamation:

—Angine diphthérique! Ah! sacrebleu!

A peine cette parole échappée, il la regretta, mais il était trop tard.

—Le croup! fit Léone, de sa voix couverte.

—Non, pas le croup! non!.... Ne prenez pas peur, je vous sauverai.

—Parlez sans crainte, je n'ai pas peur. J'ai été voir ce matin un enfant qui en est mort.

—Malheureuse! Qu'êtes-vous allée faire là?....

Et se tournant vers Félicie:

—Vite, un médecin! n'importe lequel.... Je n'ai pas le droit de signer d'ordonnance, vite! cinq minutes de retard peuvent maintenant....

Il n'acheva pas; Léone l'écoutait.

La bonne se précipita.

Quelques maisons plus loin demeurait un médecin, celui justement que les Arbat étaient allés chercher, et qui était arrivé trop tard.

Un heureux hasard voulut, cette fois, qu'on le rencontrât.

Il entrait dix minutes après le départ de Félicie.

L'interne, avant qu'il se fût approché du lit, lui avait expliqué la situation.

Un regard lui suffit aussi, pour se rendre compte que les fausses membranes tapissaient déjà la [illegible]

Une médication [illegible] prompte était indi[illegible]

Il fallait aupr[illegible] garde dévouée et [illegible]

Simon de Bran[illegible] son congé légal. [illegible] le jour-là

Il n'était pas [illegible] rentrât à Saint-Louis avant [illegible] à pareille heure.